Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 43

Artikel: Petite chronique domestique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256318

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

gue barbe lui soutient la tête... un missionnaire qui passait dans la rue de Rivoli et que l'on a arrêté et conduit au poste, lui aussi.

Blaise le regarde, tournant la tête avec effort.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il.

Et le missionnaire, se penchant, murmure :

— Je suis un prêtre du Dieu de Jeanne d'Arc qui vous a porté dans ses bras jusqu'ici !

EDMOND COZ.

La peinture à l'hectare

Le propriétaire qui fait peindre son habitation tous les cinq ans considère qu'il accomplit tout son devoir dans l'art de sauvegarder les apparences. Quels seraient donc les sentiments de cet homme qui se plaint des dépenses que lui occasionne ce devoir s'il venait à posséder tout d'un coup un grand transatlantique ? En apprenant ce qu'il faut pour tenir son grand palais flottant dans un état présentable, son premier mouvement devrait être de s'affilier au Syndicat des peintres. Si le vaisseau moderne dévore le charbon sans compter, il ne dévore pas moins la peinture, et chaque année les notes à payer à cette occasion atteignent un chiffre réellement fantastique.

D'habitude, les navires qui font partie des lignes les mieux entretenues sont repeints à la fin de chaque voyage. Prenons par exemple un bateau de la *White star Line*, l'*Océanie*, ou encore la géante *Baltic* qui fut lancée dernièrement. On les repeint toujours à leur arrivée à New-York, et ce n'est pas une petite affaire : il ne s'agit nullement de couvrir çà et là les endroits effacés par la mer et le grand air. Il n'est pas un décimètre carré du vaisseau au-dessus de la ligne flottante — côtes, pont, cheminées — qui ne soit refait minutieusement et reçoive une parure complètement neuve.

Comme chaque vaisseau fait la traversée d'un bout de l'année à l'autre, on peut se demander avec angoisse ce que coûtent ces réparations. L'intérieur — salons, chambres d'état-major, magasins, cabines — est renouvelé chaque fois que le vaisseau se répare de fond en comble, ce qui arrive régulièrement une fois par an. Il suffit de contempler la grandeur d'un transatlantique pour s'imaginer quels soins constants, quelles attentions ininterrompues incombent aux Compagnies de navigation ! Les dimensions d'un bateau de première classe, de la ligne de flottaison au pont, représente à peu près une surface de 40 ares. Les ouvrages extérieurs du pont et des cabines mesurent autant, et la surface extérieure des grandes cheminées du monstre atteint seule 30 ares. Ainsi, approximativement, à la fin de chaque traversée, il faut repeindre 1 hect. 10 ares. La Compagnie internationale de la marine marchande compte plus de 140 steamers. En supposant que chaque steamer fait seulement dix voyages au cours d'un an, et qu'une centaine seulement de vaisseaux sont employés, la Compagnie doit assumer comme l'un de ses devoirs la peinture de 1000 hectares par an. Ceci requiert les services de plus d'une centaine d'hommes travaillant sans relâche, et, naturellement, des centaines de mille de litres de couleur sont utilisés. Cette dépense, bien que figurant parmi les dépenses secondaires dans le budget d'une grande Compagnie, s'élève par an à des milliers de livres sterling. Cette dépense, rien que pour la peinture, est immense, mais elle est nécessaire pour la conservation des grands steamers. Il y a deux raisons qui veulent que le transatlantique soit remis à neuf si fréquemment. C'est d'abord pour empêcher la corrosion du métal ; c'est aussi pour tenir le bateau en toilette brillante. Les éclaboussures de l'eau de mer sont plus funestes à la peinture que n'importe quoi ; tous les directeurs des Compagnies savent que leurs vaisseaux doivent être clairs et propres chaque fois qu'ils quittent un port, s'ils veulent obtenir les préférences des voyageurs. Le grand obstacle à la blancheur éclatante dont resplendissent souvent les parties supérieures du steamer est le charbon employé dans les foyers des machines. La poussière de ce charbon s'incruste dans la peinture pendant le voyage, de sorte qu'il est presque toujours impossible de l'enlever sans détériorer la couleur. Aussitôt que le transatlantique est à l'ancre et que les passagers ont débarqué, commence le travail des peintres. Une troupe de vingt-cinq à trente ouvriers est toujours gardée par chaque bateau, comme partie intégrante de l'équipage, à terre. Les tuyaux — partie du bateau la plus ennuyeuse — sont refaits en premier lieu. Ces orifices géants d'où s'élève la fumée, assez puissants pour mettre en mouvement une double rangée de tramways, sont si lourds et si massifs en apparence, qu'on croirait difficilement qu'ils puissent être détériorés par ces ouvriers que l'on voit se balancer sur leurs échafaudages aériens comme d'énormes mouches ; cependant ces cheminées doivent être réparées avec beaucoup de soin. Le moindre coup de marteau y ferait des trous et provoquerait bientôt leur complète destruction. La crasse épaisse qui se forme aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du tuyau doit être enlevée soigneusement avant qu'on y applique la plus fine couche de peinture. Cette application de peinture se fait beaucoup plus rapidement que le nettoyage des matières grasses ; les ouvriers emploient pour peindre de très grandes brosses. Pendant ce temps, un autre groupe de peintres sont occupés à refaire les œuvres vives du steamer. Ils travaillent debout sur un radeau ou sur des échafaudages suspendus aux bastingages et sont armés de larges brosses au long manche comme celles dont se servent les colleurs d'affiches.

Le travail du pont, beaucoup plus facile que celui des bordages ou des cheminées, va cependant plus lentement, parce que le nettoyage préliminaire doit être plus parfait et que cette besogne doit s'accomplir sans mettre obstacle aux autres travaux qui se font sur le bateau.

La plupart des steamers ont leur tillac peint en blanc, la coque en noir et la cheminée d'une couleur claire avec une bande d'une autre couleur comme signe distinctif.

Presque toutes les peintures des grands transatlantiques sont faites en Amérique. La raison en est due aux conditions du temps. Les beaux jours sont beaucoup plus fréquents en Amérique qu'en Angleterre ou que dans bien des ports du continent européen. C'est pour cela que presque tous les grands transatlantiques, même s'ils n'ont pas leur port d'attache aux Etats-Unis, se font peindre dans les ports américains, bien que la plus grande partie des autres réparations nécessaires pour leur entretien se fasse en Europe.

Ainsi, lorsque quelqu'un visite un steamer ancré au port, entre deux voyages, il voit des peintres suspendus aux tuyaux, d'autres suspendus aux flancs du navire, d'autres perchés sur les parties supérieures, d'autres encore sur le pont, mettant en couleur chaque décimètre carré d'espace découvert.

Cette peinture constitue l'un des détails les plus intéressants parmi les multiples activités d'un grand transatlantique.

Petite chronique domestique

Pour les petits enfants. — Pain frais et pain rassis. — La fabrication du vinaigre en ménage.

J'entends souvent dire : « Il faut laisser crier les petits enfants. Ce sont des êtres capricieux, exigeants, qui veulent que l'on s'occupe d'eux sans cesse. Laissez-les crier ; quand ils verront que leurs cris vous laissent indifférentes, ils s'arrêteront et vous aurez le repos. »

Je ne crois pas à tous ces arguments, et il me semble que lorsqu'un enfant crie, c'est qu'il a quelque motif pour le faire. Le cri est le langage de l'enfant — puisqu'il ne peut parler ; — c'est donc par ses cris qu'il exprime tous ses sentiments. A la moindre contrariété, à la moindre gêne, à la plus petite douleur, l'enfant crie. C'est à nous, mamans, de savoir pourquoi il crie, car ce n'est ni par des discours ni par des caresses ou des gâteries, ni même par des gronderies et encore moins par des secousses que nous parviendrons à le calmer.

Voyez d'abord si quelque épingle piquée trop profondément ne traverse pas un pli de la peau et occasionne les cris. Cela produirait une irritation dans le système nerveux et amènerait une convulsion. L'enfant peut être trop serré et ses membres engourdis demandent un peu de mouvement. Ou bien il souffre dans ses langes humides et demande à être changé ; il crie si ses repas ne sont pas réguliers, s'ils sont trop répétés ou trop éloignés. D'autres fois ses cris sont provoqués par des coliques, inévitables au cours des premières digestions.

Il arrive aussi que l'enfant crie parce qu'il a trop chaud : il manque d'air, il étouffe. Et je ne croirai pas sortir de mon sujet en disant quelques mots sur la manière de vêtir les enfants.

On les enveloppe de flanelles, de langes, de châles et on les tient constamment dans des appartements très chauds. Il en résulte qu'au bout de très peu de temps l'enfant ne peut plus supporter l'air, et que, pour peu qu'on l'y expose, il s'enrhume et gagne une fluxion de poitrine, une bronchite, si ce n'est pas une ophtalmie, qui peut le rendre aveugle.

Aussi, jeunes mères, dès que votre enfant tousse, dès que les yeux de votre bébé deviennent rouges, larmoyants, boursouflés, avec les paupières collées par un peu de pus, appelez sans hésiter votre médecin ; les heures sont comptées...

Il faut donc que les vêtements de l'enfant ne soient pas trop chauds et qu'ils soient façonnés de manière qu'il n'y ait rien de trop juste, rien qui colle au corps, nulle ligature, et que tous les mouvements soient libres. Il faut exclure tout ce qui peut serrer ou comprimer et par conséquent gêner la circulation, rendre les humeurs stagnantes et déterminer l'affluence du sang vers la tête et la poitrine.

Un autre inconvénient qui résulte de la compression qu'exercent les bandes et les maillots, c'est la difformité qu'ils occasionnent. Les os sont, à cet âge, très mous et très flexibles ; ils cèdent aisément et prennent une mauvaise direction, à laquelle il est bien difficile de re-

médier dans la suite. Telle est la raison pour laquelle un grand nombre de personnes, nées sans aucun vice de conformation, ont les épaules élevées, l'épine voûtée et la poitrine aplatie; elles périssent pour la plupart d'affections pulmonaires.

Ajoutez à cela que l'enfant ainsi garrotté cherche à se débarrasser de ses liens, et qu'à force de crier et de s'agiter il prend des attitudes contrariées qui souvent le déforment. D'ailleurs, les compressions qu'éprouve le corps nuisent à la respiration et à la digestion. Aussi n'est-il pas rare d'en voir mourir dans l'étisie (amaigrissement extrême) ou les convulsions.

Il arrive bien souvent que l'enfant crie, simplement parce qu'il ne veut pas rester dans son berceau, habitué qu'il est à être levé au premier cri pour être promené, dorloté et distrait. Nous ne pouvons lui en faire un crime, car nous aussi, lorsque nous sommes depuis longtemps assises ou couchées, nous avons du plaisir à nous distraire et à faire quelques petites promenades.

Si le bébé n'a pas d'autre raison de crier, puisque, dès que vous le sortez du berceau, il ne pleure plus, vous pouvez, si vous voulez, le recoucher et le laisser crier à son aise; quand il comprendra que ses cris ne peuvent lui faire avoir ce qu'il demande, il se taira de lui-même, car les cris le fatiguent et personne n'aime à se fatiguer sans profit.

C'est le seul cas où je ne blâmerais pas une maman qui laisserait crier son bébé. Cependant, si l'enfant prolongeait ses cris, il serait à propos d'en rechercher de nouveau la cause avec soin et avec patience.

Une mère attentive ne tardera pas à la découvrir, stimulée qu'elle sera par la crainte d'un mal quelconque qui pourrait avoir des conséquences fâcheuses.

Je terminerai par quelques recettes sur les différentes maladies des petits enfants.

Coliques. — Un bon moyen de calmer les coliques est de défaire l'enfant et de lui frictionner le ventre lentement, mais énergiquement avec les doigts rendus glissants par un corps gras: beurre, saindoux, huile, et mieux de la vaseline, qui a l'avantage de ne pas tacher autant. On peut aussi mettre des cataplasmes chauds sur le ventre et faire prendre — au moment des crises — une cuillerée à café de sirop de chicorée.

Convulsions. — Elles peuvent être causées, non seulement par les cris de l'enfant, mais par la dentition, la mauvaise alimentation, la constipation ou les vers. Au moment de la crise, défaire le maillot ou desserrer les vêtements de l'enfant, faire des frictions sur tout le corps avec de l'eau de Cologne, faire respirer de l'éther, mettre des sinapismes aux jambes et administrer, si possible, une cuillerée à café de sirop d'éther, enfin aérer la chambre. Quelques personnes font des ablutions d'eau froide.

Entérite. — Chez les jeunes enfants, l'entérite aiguë s'annonce par de la diarrhée verte, séreuse et panachée de grumeaux blancs, par de la fièvre, quelquefois des vomissements, avec amaigrissement rapide et une flaccidité très grande des parties molles. Régler les heures d'allaitement. Pas d'aliments solides. Mettre des cataplasmes sur le ventre et faire prendre une potion au sous-nitrate de bismuth. Donner des bains quotidiens et des lavements d'amidon.

* * *

Il peut se trouver qu'on manque de pain frais et beaucoup de personnes n'aiment pas le pain rassis.

Il y a un procédé bien simple pour faire du pain frais avec du pain rassis.

Trois ou quatre heures avant le repas, on prend une serviette blanche, et on l'humidifie de gouttelettes d'eau exactement comme si on voulait la repasser après lessive sèchée.

Envelopper, bien serré, votre pain dans cette serviette.

Un quart d'heure avant de se mettre à table, sortez le pain de la serviette et mettez-le sur la tôle du four de votre fourneau de cuisine, pendant trois à cinq minutes, suivant la chaleur de ce fourneau.

Retirez le pain et mettez-le refroidir pendant dix minutes.

Le pain est aussi frais et mollet que s'il arrivait de la boulangerie. Sans être prévenu on s'y méprendrait.

Si le pain était trop long pour entrer dans le four du fourneau on le couperait en deux.

Cet aspect et ce goût de pain frais se conservent dans le pain rassis pendant une à deux heures. Mais le pain ne peut plus subir une deuxième fois la même préparation avec chance de réussite.

* * *

Le *Journal d'Agriculture* donne la méthode à suivre dans cette préparation qui se fait avec du vin piqué, dans un tonneau dont la bonde peut porter un entonnoir, et dont un des côtés est percé, à sa partie supérieure, d'un petit trou ou fausset, pour la pénétration de l'air. Dans ce tonneau, d'une capacité de 100 litres environ, on verse 25 litres de bon vinaigre chauffé à l'ébullition, puis une égale quantité de vin; l'acétification se fait naturellement et elle est achevée au bout de huit jours. On soutire, par une cannelle placée à la partie inférieure d'un des fonds, une certaine quantité de vinaigre, 10 litres par exemple, et on la remplace par une égale quantité de vin versée par la bonde. L'opération peut se poursuivre ainsi indéfiniment, tant qu'on ajoute du vin pour remplacer le vinaigre enlevé.

Nous ajouterons que si l'on a ainsi du vinaigre qui peut être excellent, il aura toujours le défaut d'être un peu faible; mais, en somme, il n'y a qu'à forcer la dose quand on l'emploie.

La Beauté

La beauté est l'expression vivante de la vertu et de l'intelligence. Toute laideur est une déviation du type sorti des mains de Dieu.

L'être humain doit être beau parce que c'est la perfection rendue intelligible par la forme, et s'appliquer à être beau n'est pas une faute d'orgueil, mais un devoir envers le Créateur auquel on doit offrir des fleurs et des parfums et non des produits défectueux ou flétris.

La coquetterie, dans la limite physique du mot, n'est pas une faute si elle s'exerce avec mesure, dans le but d'être un charme pour les autres, un ornement de la société.

S'attacher à l'agrément et au bonheur de son entourage est un devoir et une joie. Si la nature mal lunée, le jour de votre naissance, vous octroya un physique peu réjouissant, étudiez-le et rectifiez-le. C'est possible. Tirez le meilleur parti que vous pourrez de vos traits en leur donnant un caractère, en cherchant le type auquel ils appartiennent pour l'augmenter et le déterminer.

Tous les types primitifs sont beaux.

Les pensées de votre cerveau seront réfléchies dans vos traits. Si elles sont élevées, nobles et désintéressées, votre front se développera sous leur empire, car toute faculté exercée s'affirme et l'étude de la phrénologie a prouvé que certaines circonvolutions cérébrales s'amplifient par l'exercice des facultés auxquelles elles correspondent. Il appartient donc à l'esprit de développer le front qui est le siège des facultés élevées. Il appartient à la volonté de se garantir des vilains péchés qui se lisent sous les traits du visage, tels que l'avarice, la gourmandise, l'envie, la colère, la paresse. Ces vices se traduisent dans toute l'expression de la physionomie et dans les yeux, fenêtres de l'âme, ils se traduisent encore dans l'attitude et le mouvement, dans le geste qui ne peut mentir comme la parole.

Jeunes filles et jeunes gens qui songez au mariage, avant de conclure, reportez un peu vos regards en arrière, en ce vieux passé sage qui fut notre meilleur élément de science, la graine de l'arbre dont nous cherchons l'ombrage. Ouvrez par exemple le premier code d'hygiène qui parut dans l'Inde et fut rédigé par *Manou*. Vous y lirez: « le Dwidja ne doit pas épouser une fille ayant les cheveux rougeâtres ou ayant un membre de trop, ou souvent malade, ou nullement velue ou trop velue, ou insupportable par son bavardage, ou ayant les yeux rouges. Qu'il prenne une femme bien faite dont le nom soit agréable, qui ait la démarche gracieuse d'un cygne ou d'un jeune éléphant, dont les cheveux soient fins, les dents petites et les membres d'une douceur charmante. »

Passe-temps

Solutions pour le N° du 28 octobre 1906.

Rébus: Achille s'en vint d'Eu à Troyes, à Cette et à Saint-Quentin, Aisne.

Ane a gros os, coq a os, ver, non, taupe en a, pie aussi.

Devinettes

N'est-ce pas une calomnie de prétendre que les tortues vont lentement?

D'où vient que la société de la Fontaine était si recherchée?

Quel est le meilleur moyen de se cacher quand on est poursuivi?

Farces plaisantes

La farce « de la ficelle »

Vous priez quelqu'un de passer une ficelle dans une des boutonnières de votre habit ou de votre gilet, vous lui donnez à tenir les deux bouts de cette ficelle, puis vous annoncez à la société que vous allez vous dégager sans couper cette ficelle ni la retirer de celui qui la tient. Naturellement on crie à l'impossible. Alors vous ne faites ni une ni deux; vous vous débarrassez de votre habit ou de votre gilet, solution à laquelle personne ne s'attendait et ainsi vous avez tenu à votre parole.

La farce « du petit papier ».

Vous vous emparez, d'un objet quelconque petit papier, canne ou mouchoir de poche et vous pariez que vous allez le poser à terre sans que personne, ne puisse sauter par dessus. On accepte le défi. Alors vous prenez le dit objet et vous allez tout simplement le placer, au pied d'un mur ou d'une cloison. Et vous gagnez.

Editeur-imprimeur: G. Moritz, gérant.